Revue belge de philologie et d'histoire

La Reine Elisabeth et Albert Schweitzer: pacifisme radical, panthéisme romantique et passion delà musique

Willem Erauw

Citer ce document / Cite this document :

Erauw Willem. La Reine Elisabeth et Albert Schweitzer: pacifisme radical, panthéisme romantique et passion delà musique. In: Revue belge de philologie et d'histoire, tome 74, fasc. 3-4, 1996. Histoire medievale, moderne et contemporaine - Middeleeuwse, moderne en hedendaagse geschiedenis. pp. 885-904;

doi : https://doi.org/10.3406/rbph.1996.4127

https://www.persee.fr/doc/rbph_0035-0818_1996_num_74_3_4127

Fichier pdf généré le 17/04/2018

La Reine Elisabeth et Albert Schweitzer: pacifisme radical, panthéisme romantique et passion de la musique

Willem ERAUW
Aspirant N.F.W.O. - Université de Gand

Persée BY: creative commons

Elisabeth, une reine «pas comme les autres».

Pendant sa longue vie, Elisabeth (1876-1965), reine des Belges, montra un intérêt culturel singulièrement large et intense. Comme protectrice de la musique, son nom s'identifie à quelques institutions-clés comme la Chapelle Musicale Reine Elisabeth et le concours prestigieux qui porte son nom. Elle-même menait d'ailleurs une vie musicale fort active et jouait très convenablement du violon ([1]).

En plus de cet aspect de sa personnalité, tout le monde connaît le rôle d'infirmière qu'elle assuma, telle une Florence Nightingale belge, durant la Première Guerre Mondiale. Il s'agit là en fait d'un mythe: elle n'assuma pas elle-même la fonction d'infirmière, mais assura plutôt la coordination de l'aide médicale d'urgence, accomplissant ainsi une mission cruciale au cours de ces années héroïques. L'intérêt qu'elle conserva toute sa vie pour la médecine s'inspirait sans doute de l'exemple rayonnant de son père, le duc bavarois Charles Théodore de Wittelsbach, mélomane passionné, devenu ophtalmologue à un âge avancé; ses filles reçurent une formation d'infirmière et de musicienne.

Ce milieu familial ne lui apporta pas seulement l'amour de la musique et une curiosité attentive envers la médecine; avant de devenir une princesse belge, Elisabeth de Wittelsbach avait été élevée dans un entourage qui considérait le monde d'un regard ouvert et non-conventionnel. En effet, son père, philanthrope studieux, gardait des sympathies libérales et un anti-cléricalisme à la Carbonari. Ce «petit monde savant passionnément féru d'idées nouvelles, ami des Lumières» ([2]) environnait Elisabeth et influença de manière décisive son intelligence et ses dons artistiques.

Son origine non-conformiste, son ouverture d'esprit mais aussi son propre caractère capricieux se heurteront maintes fois à l'étroitesse d'un protocole étouffant. «Altesse ou pas Altesse, je fais ce qu'il me plaît» ([3]),

(1) Cet article est basé principalement sur mon mémoire de licence (Universiteit Gent, 1993) qui est publié en néerlandais sous le titre *Koningin Elisabeth, over pacifisme, pantheïsme en de passie voor muziek* (Gent, Stichting Mens & Kultuur, 1995) et sera publié plus tard en français (Namur, éditions Erasme). Sincères remerciements à Monsieur Jacques Burniat qui a corrigé la traduction française de cet article.

(2) Ch. d'YDEWALLE, *Elisabeth de Belgique*, Paris, 1964, p. 12.

(3) MARIE JOSÉE, *Albert et Elisabeth, mes parents,* Paris, 1971, p. 48

dit la princesse, à peine installée à Bruxelles, à une dame d'honneur trop inquiète; réaction qui peint mieux qu'un portrait en pied sa nature volontaire.

Toute sa vie, la reine Elisabeth obéira quand cela lui plaira. Dans les années cinquante et soixante, en pleine Guerre Froide, elle effectua divers voyages dans les pays communistes, prenant ainsi des initiatives très critiquées par rapport aux intérêts de la Belgique en tant que membre loyal de l'OTAN. Bien que ces voyages se fissent en général à l'occasion d'un concours musical, ils permettaient à la reine d'afficher un pacifisme radical et une attitude sans préjugés et parfois bienveillante à l'égard des régimes communistes.

Elisabeth témoignait également d'un esprit ouvert et d'un large intérêt dans le domaine religieux, sa propre expérience spirituelle se cantonnant toutefois dans une nonchalance relative envers la tradition catholique. A vrai dire, la reine Elisabeth ne fut jamais atteinte par une crainte exemplaire de Dieu. Ses fréquentations aisées et sans gêne des plus hautes autorités du monde athée communiste, sa sympathie pour des visions du monde comme celle de Tagore ou pour une religiosité d'inspiration panthéiste à l'exemple de celle d'Einstein et de Schweitzer, sont bien des signes d'une curiosité incessante envers des formes de vie spirituelle très diverses et d'une expérience religieuse nullement bornée par des dogmes étroits.

Pendant la Guerre Froide, l'attitude pacifiste d'Elisabeth avait été considérée avec peu de compréhension ou bien, le plus souvent, n'avait pas été prise au sérieux. «Elle est à gauche parce qu'elle est adroite» ([4]); «la reine Elisabeth, c'est cela: un puzzle, un palais de glaces déformantes et de galeries de fantômes, mais c'est aussi une femme petite et blanche, insaisissable...» ([5]). Absous comme des caprices de vieille dame, son goût du voyage et sa passion de la musique étaient considérés comme étrangers à la religion, à l'idéologie ou à la politique.

Le présent article a précisément pour objectif de rechercher dans quelle mesure ces domaines, apparemment indépendants, pourraient s'intégrer dans une image renouvelée de la reine Elisabeth. Une approche interdisciplinaire a combiné des perspectives d'histoire culturelle, philosophique et religieuse et s'est basée sur des archives inexploitées provenant du secrétariat privé de la Souveraine ([6]). Grâce à cette image nouvelle, les «caprices» et les voyages de la vieille Elisabeth au-delà du rideau de fer se révèlent comme des missions pacifiques, la musique étant l'instrument de fraternisation mondiale des peuples et des idéologies: une croyance

(4) G.-H. DUMONT, M. DAUVEN, *Elisabeth de Belgique ou les défis d'une reine*, Paris, 1986, p. 347.

(5) *Pourquoi Pas?*, 18 mai 1962.

(6) Archives du Palais Royal à Bruxelles. La très grande majorité des archives consultées pour le mémoire de licence se trouve dans le secrétariat privé de la reine Elisabeth (indiqué désormais par l'abréviation AR-RE).

dans la force éveillée par la musique qui, dans une tradition romantique, devient le noyau d'une nouvelle religion panthéiste.

Elisabeth et Albert Schweitzer.

Les multiples contacts que la reine entretenait avec des protagonistes du monde culturel et artistique témoignent également de l'ouverture d'esprit héritée de son père. Des milliers de lettres conservées dans son secrétariat privé attestent de rencontres sporadiques aussi bien que de relations durables et très amicales. De telles relations, d'unc cordialité parfois surprenante, se nouent avec des musiciens mondialement loués comme Ysaÿe, Enesco, Oïstrakh ou Casals, des compositeurs célèbres comme Fauré ou Ernst Bloch, soit encore des écrivains tel que Verhaeren, Romain Rolland ou Colette.

De la multitude de dirigeants du monde politique, artistique et scientifique qui apparaissent dans la correspondance, émergent deux personnalités dont les lettres dépassent les autres tant en qualité qu'en quantité: Albert Einstein et, encore plus, Albert Schweitzer (7). L'amitié d'Elisabeth avec ces deux coryphées pendant les dernières décennies de sa vie est très touchante. Comme Einstein et Schweitzer ne retournèrent pas en Europe les dernières années de leur vie, leur entente intime avec Elisabeth reste conservée dans cette collection de lettres riche et encore peu consultée.

De 1952 jusqu'à quelques mois avant sa mort en septembre 1965, Schweitzer lui a écrivit une centaine de lettres souvent prolixes. A quelques exceptions près, les minutes des missives de la reine n'ont pas été conservées aux archives royales, mais j'ai retrouvé ses lettres dans les Archives Albert Schweitzer à Gunsbach (Alsace), où elles ont été microfilmées (8).

Il l'appelait sa «reine spirituelle» (9), car Elisabeth n'obéissait ni aux dogmes ni aux préjugés et s'orientait vers les courants de pensée les plus divers. D'ailleurs, ces deux esprits libres se rejoignaient par d'autres concordances: nés sous Bismarck, demeurés actifs jusqu'aux dernières années et disparus à l'époque des Beatles, ils avaient en commun les mêmes penchants pour des centres d'intérêt identiques: la médecine, la musique, le pacifisme radical, une attitude sans parti pris envers le monde communiste, un sens religieux qui dépasse les mandements traditionnels.

(7) Les lettres d'Einstein et les minutes des lettres d'Elisabeth à Einstein se trouvent dans AR-RE n° 680; les lettres de Schweitzer dans AR-RE n° 695b. La correspondance avec Einstein est entièrement en allemand, Schweitzer écrit en français, quoique parfois il s'exprime aussi en allemand. Les citations dans cet article sont reproduites dans les langues originales.

(8) Microfiches 102-01 et 102-02 des Archives Albert Schweitzer à Gunsbach, département Haut-Rhin, France (indiqué désormais par l'abbréviation AAS).

(9) Albert Schweitzer à Elisabeth, Lambaréné, 18 juillet 1956, AR-RE n° 695b.

La vie d'Albert Schweitzer a quelque chose d'étonnant mais aussi de fascinant. Théologien notoire, musicologue et organiste réputé, nanti d'une carrière professorale dans les grandes universités allemandes, il décide à trente ans de consacrer désormais sa vie au service de l'humanité, en particulier en faveur du prochain souffrant. Il accomplit des études de médecine pour entamer, huit ans plus tard, sa tâche de médecin tropical à Lambaréné au Gabon. C'est une œuvre de vie: jusqu'à son dernier souffle, à l'âge de quatre-vingt-dix ans, son activité de médecin et organisateur de l'hôpital, de pacifiste inconditionnel semble se développer en crescendo ([10]).

Souvent, il écrit ses lettres sous forme de journal, racontant les péripéties de la vie à Lambaréné, expliquant sa nouvelle éthique, ses motivations et sa lutte contre la menace atomique. Consignés tard dans la soirée ou pendant la nuit, ses longs récits témoignent de manière saisissante de son endurance et de l'invraisemblable énergie qui l'habite à l'âge de plus de quatre-vingt ans.

Il n'est pas douteux que le lien d'amitié entre Elisabeth et Schweitzer ait été plus qu'une attitude respectueuse réciproque. Pendant les dernières heures de l'année, songeant à quelques bien-aimés qui l'ont quitté au cours des mois écoulés, Schweitzer lui parle de ceux qui demeurent encore dans son cercle d'amis intimes: «il n'y a plus que Madame Martin et ma fille...et Vous» ([11]). Sans doute, se trouve-t-il bien des fois en esprit avec Elisabeth: «Ich denke so oft an Sie» ([12]); «Je pense souvent à vous, notre amitié est un des plus beaux événements de ma vie» ([13]); «je pense toujours à vous» ([14]), admet-il dans sa dernière lettre. Des centaines de lettres qu'Elisabeth a reçues à l'occasion de son quatre-vingtième anniversaire en 1956, celle de Schweitzer lui fit «le plus de plaisir» ([15]).

De nombreuses lettres accumulées sur le bureau de Schweitzer ne recevaient parfois réponse qu'après des années – durant les dernières années de sa vie, il en recevait cent cinquante par jour ([16]) –, mais la lettre d'Elisabeth était souvent la première à laquelle il répondait, après une période surchargée et difficile. Quand il faisait défaut pendant plus d'un mois, son «long silence» lui paraissait comme «une éternité, que je n'ai pas écrit à Votre Majesté» ([17]). «Si j'étais plus jeune et libre, je voudrais

(10) Surtout après que le Prix Nobel de la Paix lui eut été décerné en 1952, Schweitzer considérait comme une obligation morale d'agir de manière incessante contre la menace atomique.

(11) Albert Schweitzer à Elisabeth, Lambaréné, 31 décembre 1960, AR-RE n° 695b.

(12) Idem, 1 décembre 1961, idem.

(13) Idem, 17 juin 1963, idem.

(14) Idem, 2 février 1965, idem.

(15) Elisabeth à Albert Schweitzer, Laeken, fin 1956, AAS microfiches 102-01.

(16) M. KOSKAS, *Albert Schweitzer ou le démon du bien*, Paris, éd. J.-Cl. Lattès, 1992, p. 314.

(17) Albert Schweitzer à Elisabeth, Lambaréné, 21 mai 1961, AR-RE n° 695b. Il donne la même excuse dans les lettres du 31 décembre 1958 et du 26 octobre 1961.

être votre secrétaire», lui écrivit Elisabeth, exprimant ainsi sa compassion quand elle s'imaginait le docteur devant son courrier débordant ([18]).

Outre les longues lettres, la relation se renouait lors des visites d'Elisabeth à Gunsbach en Alsace, le village natal de Schweitzer où il revenait chaque année. En 1959, le rendez-vous à Gunsbach ne put avoir lieu et Schweitzer fut l'hôte d'Elisabeth au Stuyvenberg, sa résidence. Les rencontres étaient à ce point importantes pour lui, qu'il les appréciait comme les jours les plus intenses de son séjour en Europe. Quant à Elisabeth, elle tentait chaque fois de demeurer auprès de son ami de cœur aussi longtemps que son agenda le lui permettait. Il s'agissait de rencontres aussi intimes que discrètes: «je garderai le secret absolue de votre arrivée en Europe», «naturellement je n'ai rien dit à personne que vous viendrez en Europe», lui assurait Elisabeth ([19]).

Schweitzer et la théologie protestante libérale.

Avant de devenir médecin, Schweitzer avait déjà une réputation mondiale de théologien critique. Dès sa jeunesse, il avait perçu la routine religieuse traditionnelle et institutionnalisée comme un obstacle à sa conscience et à sa responsabilité de chrétien radical. Sa décision d'abandonner une brillante carrière universitaire et de s'engager dans une mission humanitaire n'avait d'autre signification que l'acceptation et la volonté inconditionnelle d'être chrétien. L'identification avec le Christ était d'ailleurs la motivation de ses commentaires et critiques sur la Bible et de son étude désacralisante de la vie de Jésus ([20]), réflexions qui le lient à l'essence de la théologie protestante libérale. D'ailleurs dans les idées de base de Schweitzer, le développement de cette théologie présente bien des points communs avec l'évolution de sa propre éthique, laquelle l'éloigne d'un christianisme traditionnel et recherche une nouvelle attitude volontaire partant de l'individu conscient et rationnel.

Le *Leitmotiv*, pourrait-on dire, de la théologie libérale dans notre siècle – ainsi que de la sociologie de la religion – consiste à repenser radicalement les concepts de croyance, de religion et de sécularisation et de leur attribuer un contenu nouveau et beaucoup plus large ([21]).

Traditionnellement, le mot «sécularisation» se rapporte au déclin des pratiques religieuses, des valeurs et normes morales prêchées par l'Eglise. En revanche, la théologie libérale et critique veut purifier la vraie

(18) Elisabeth à Albert Schweitzer, Laeken, 18 avril 1956, AAS microfiches 102-01.

(19) Elisabeth à Albert Schweitzer, Stuyvenberg, resp. 7 juin 1955 et 23 juin 1955, ASS microfiches 102-01. Sonja Poteau, directrice de la Maison et des Archives Albert Schweitzer, a collaboré pendant plusieurs années avec le docteur à Lambaréné et me confirmait d'ailleurs que l'amitié entre Schweitzer et Elisabeth était une affaire «très discrète» dont le docteur ne racontait rien à personne.

(20) A. SCHWEITZER, *Geschichte der Leben-Jesu-Forschung*, München 1966 (1901).

(21) O. TSCHANNEN, *Les théories de la sécularisation*, Genève, 1992, p. 227-249.

croyance de ces éléments dogmatiques, la délier du contexte institutionnel et accepter rigoureusement le caractère séculier de l'existence humaine, de l'autonomie et de la pleine maturité de l'homme dans l'exercice de ses capacités rationnelles. L'homme adulte et indépendant n'a de comptes à rendre qu'à lui-même, dans un monde où sa responsabilité et son destin doivent être entièrement assumés par sa seule personne; un monde que l'on considère parfois comme abandonné par Dieu ([22]).

Ce monde séculier, abandonné par Dieu, est également considéré par certains anthropologues comme une particularité essentielle par rapport à d'autres religions non-occidentales ([23]). Les monothéismes que sont le judaïsme, le christianisme et l'islam sont ainsi conçus dans le terme général de la «tradition religieuse méditerranéenne» ([24]), dont le caractère de base diffère fondamentalement des autres courants religieux. Dans la Genèse notamment, Dieu a confié *l'intendance* à l'homme, le droit et la responsabilité de gérer le monde terrestre; après quoi, pour ainsi dire, Dieu s'est retiré du monde d'ici-bas. Dès cette origine, l'autonomie du *saeculum* est donc scellée et le transcendant séparé du monde humain, immanent et *diesseitig*. Deux mondes, deux histoires.

Dans cette perspective, le processus de sécularisation devient un phénomène religieux et culturel de portée globale qui pourrait définir l'essentiel de la civilisation occidentale. Les observations contemporaines du déclin des pratiques et valeurs religieuses traditionelles ne représentent donc que la partie émergée de l'iceberg: les germes de sécularisation étaient déjà semés dès le début de l'histoire biblique, ils se trouvent dans les racines de la tradition religieuse-méditerranéenne.

Par sa lourde responsabilité, l'homme-intendant est tenté, dès l'abord, d'améliorer incessamment ce monde qui lui est confié; l'intendance va de pair avec une conviction d'un avenir différent et meilleur. Bref, l'intendance comporte une conception linéaire et historique du temps qui s'écoule toujours vers autre chose, contrastant dans d'autres traditions religieuses, avec une conception circulaire d'un temps toujours réincarné. Cette notion du temps toujours en progrès implique, tout à la fois, la nécessité de fixer par l'écriture les doctrines de la foi, d'où la signification cruciale des Livres Sacrés, et plus largement, l'importance de l'écrit dans la civilisation occidentale.

De plus, dès le début de la tradition religieuse méditerranéenne, l'autonomie du monde d'ici-bas est encore renforcée par la pensée spéculative grecque et sa quête critique et rationnelle de la vérité, et davantage encore par la chrétienté où le fils de Dieu, devenu homme, est pour l'homme-

(22) Notamment dans la pensée de Bonhoeffer (O. TSCHANNEN, *Les théories de la sécularisation*, p. 235).

(23) L'approche anthropologique présentée par exemple dans R. PINXTEN, *De vormen van religieus Leven*, Gand, 1989.

(24) R. PINXTEN, *De vormen*, p. 2.

intendant l'exemple ultime auquel il peut s'identifier sans avoir besoin des hiérarchies institutionnelles ([25]).

Depuis la Renaissance et surtout grâce au développement des sciences naturelles dès le XVIIe siècle, le processus de sécularisation devient «visible». Ce n'est qu'à cette époque que les thèses traditionnelles de sécularisation évoluent. Les sciences nouvelles, basées sur l'observation rationelle et la pensée logique, étaient considérées comme capables d'attribuer aux hommes une domination absolue du monde et d'instaurer un Paradis-sur-Terre susceptible, à la rigueur, de surpasser les promesses évangéliques ([26]). La conception d'un temps historique, allant toujours en avant, s'infléchit ainsi jusqu'à ce que l'homme-intendant se considère lui-même comme force majeure et comme créateur de l'histoire du monde.

Dans le marxisme, cette foi sécularisée dans un avenir amélioré, faisable et contrôlable, est plus qu'évidente. La ferveur missionnaire, le caractère doctrinaire et absolu de l'idéologie, la foi dans les pouvoirs rationnels de l'homme avec lesquels le salut et le paradis figurent dans le monde profane, sont toutes des notions où la sécularisation mène au culte quasi liturgique de l'homme ([27]).

Le refus de l'Église institutionnelle, de ses pratiques traditionnelles, l'acceptation radicale de l'homme responsable et autonome dans un monde sécularisé ont aussi, dans la théologie libérale, abouti quelquefois à l'athéisme. Une évolution identique est également parfois suggérée dans la pensée de Schweitzer ([28]).

Le théologien Schweitzer veut remplacer les vérités prêchées par l'Eglise par une *lebendige Wahrheit* ([29]), qui se veut l'héritière de la pensée rationnelle, autonome, «élémentaire» et se trouve toujours au centre de son éthique et de sa vision du monde. Son regard historicisant et désacralisant sur le christianisme est inimaginable sans ce puissant attachement au rationalisme, véritable vision qui s'apparente à la thèse de sécularisation du théologien libéral Gogarten ([30]). Dans cette tradition théologique, l'éthique de Schweitzer évolue jusqu'à sa théorie de l'*Ehrfurcht vor dem Leben*, dans laquelle il s'éloigne de l'anthropocentrisme chrétien et plaide en faveur du respect pour tous les êtres vivants, indépendamment de leur utilité pour l'homme.

Homme-intendant, Schweitzer se considère, dans sa nouvelle éthique de l'*Ehrfurcht vor dem Leben,* non seulement comme ordonné à l'amour du prochain mais aussi aux soins et à la responsabilité du bien-être de tous

(25) O. TSCHANNEN, *Les théories de la sécularisation*, p. 238.

(26) A. VERGOTE, *De secularisatie als cultureel en religieus fenomeen*, dans A. VERGOTE, *Het meerstemmige leven*, Kapellen, 1987, p. 92, où l'exemple est donné de l'espoir prophétique qui vivait dans la *Royal Society for the Improving of Natural Knowledge*, fondée à Londres au XVIIe siècle.

(27) A. VERGOTE, *De secularisatie*, p. 100.

(28) M. KOSKAS, *Albert Schweitzer ou le démon du bien*, p. 257.

(29) A. SCHWEITZER, *Aus meinem Leben und Denken*, München, 1967, p. 4.

(30) O. TSCHANNEN, *Les théories de la sécularisation*, p. 237.

les êtres vivant sur terre. Par conséquent, pendant la Guerre Froide, il se sent responsable de repousser la menace atomique et le danger de destruction totale en sensibilisant le monde, le contraignant à une prise de conscience à cet égard. En dénonçant la folie d'une guerre atomique et les étourderies des chefs de gouvernement, il tente «d'amener l'humanité jusqu'à la raison» ([31]), de sauver «le monde qui est en train de perdre la raison» ([32]).

Le romantisme comme phase dans le processus de sécularisation.

Comme le rationalisme et l'Age des Lumières sont des phases dans le déploiement du rôle de l'homme-intendant, le grand courant culturel du romantisme qui suivit fait tout autant partie du processus de sécularisation en tant que théorie globale de la civilisation de l'Occident.

La plupart des interprétations du romantisme conçoivent ce mouvement comme une réaction contre l'époque précédente et, dans une perspective plus étendue, contre une modernité capitaliste et industrielle ([33]). Dans le processus de sécularisation, qui prend ses racines dans la tradition religieuse méditerranéenne, le mouvement romantique peut tout autant être compris comme un pas en avant et non comme un recul. Quelques traits caractéristiques du *Frühromantik* dans la littérature allemande le montrent clairement: l'individualisme extrême et obstiné, le désir de solitude et de l'évasion hors du monde méchant, du *Philisternwelt*, le sentiment de se situer au-dessus de la mêlée, la seule obéissance à sa propre intuition, tout ceci témoigne d'une vanité difficilement conciliable avec une piété se soumettant humblement à Dieu.

En outre, plus encore que le rationalisme et l'essor des sciences naturelles, le mouvement romantique s'oriente vers la nature terrestre et glorifie l'individu volontaire et conscient de soi-même. Dans le romantisme, la nature et l'individu deviennent des thèmes traités presque religieusement. L'individu solitaire qui médite dans la nature vierge est omniprésent; la *Waldeinsamkeit* est une catégorie centrale dans la littérature romantique allemande. Plus que l'observation rationelle, la *Naturanschauung* romantique veut ainsi poétiser la nature terrestre,

(31) Albert Schweitzer à Elisabeth, Lambaréné, 17 novembre 1956, AR-RE n° 695b.
(32) Idem, 26 octobre 1961, idem.
(33) Concernant le terme «romantisme», dans M. LÖWY et R. SAYRE, *Révolte et mélancolie. Le romantisme à contre-courant de la modernité*, Paris, 1992, les auteurs constatent une «lacune importante» dans les recherches sur le romantisme: «il n'existe pas d'analyse globale du phénomène qui prenne en compte toute sa véritable étendue et toute sa multiplicité» (p. 25). Partient à une description du romantisme comme vision du monde, ils tentent d'intégrer des domaines culturels très divers et définissent le romantisme comme «une critique de la modernité, c'est-à-dire de la civilisation capitaliste moderne» (p. 30). Quoique cette approche soit très globale, la dichotomie entre d'une part la «modernité» (un conglomérat constitué du capitalisme, du rationalisme et de la sécularisation) et d'autre part le romantisme reste bien vivant.

l'adorer comme infinie dans une conscience panthéiste d'un Dieu-dans-la-nature.

La *Diesseitigkeit* et la conscience de soi même s'accroissent donc davantage et aboutissent même à des sentiments de suffisance paresseuse comme la *willkürhafte Ich-berauschtheit* chez Schlegel ou même le *gottähnliche Kunst der Faulheit* de Novalis, l'idéalisation de la paresse, l'oreiller du diable.

D'ailleurs, dans la *Weltanschauung* romantique, le rationnel n'est pas simplement remplacé mais plutôt complété par l'irrationnel. Dans l'*Universalpoesie* allemande par exemple, l'un et l'autre sont unis dans le *Paradox*, probablement le trait le plus caractéristique de la vision romantique du monde.

Retournons à Schweitzer qui, outre son côté rationaliste, éprouve aussi un fort attachement au courant d'idées qui succède aux Lumières: au-delà de son *zu Ende gedachter Rationalismus*, il écrit que «le rationnel se poursuit dans l'irrationnel» ([34]); le mal, la folie des essais et de la menace atomiques ne peuvent être comprises que par cet irrationalisme.

Le *Paradox* romantique se manifeste aussi dans l'alliance d'un optimisme presque exalté et d'un pessimisme tragique: l'utopie et la mélancolie sont les deux faces inséparables d'une même vision du monde ([35]). D'un côté Schweitzer avoue son «pessimisme profond» à la Schopenhauer: «Pessimistisch bin ich darin dass ich das nach unseren Begriffen Sinnlose des Weltgeschehens in seiner ganzen Schwere erlebe. Nur in ganz seltenen Augenblicken bin ich meinen Daseins wirklich froh geworden» ([36]). Et comme en écho à Schopenhauer il continue: «von der Welt weiss der Mensch nur, das Alles, was ist, Erscheinung vom Willen zum Leben ist, wie er selber» ([37]). La délivrance hors de cette misère et le sens de la vie de l'homme existent donc seulement dans «die einzige Möglichkeit, dass er, als erleidendes Wesen, sein natürliches Verhältnis zur Welt zu einem geistigen erhebt» ([38]).

Malgré la rareté des moments de bonheur, Schweitzer complète sa *Weltanschauung* avec le paradoxe. La résignation ne consiste pas seulement dans une *Verneinung* schopenhauerienne, mais conduit l'homme à une purification et une joie intérieure qui, à leur tour, mènent jusqu'à une «geistige und ethische Bejahung des eigenen Daseins» ([39]). A l'encontre du *Bejahung* impitoyable de Nietzsche, Schweitzer croit en son éthique de l'*Ehrfurcht vor dem Leben*, dans sa solidarité avec toutes les formes de vie, y compris les plus faibles: «En luttant contre Nietzsche, j'ai découvert que le destin de l'homme est de devenir toujours plus humain» ([40]).

(34) E. CHRISTEN, *Albert Schweitzer. Zijn leven en werk*, Zwolle, 1957, p. 51.

(35) «For all its critical implications, utopia is melancholy's twin» (W. LEPENIES, *Melancholy and Society*, Cambridge (Mass.), 1992, p. IX).

(36) A. SCHWEITZER, *Aus meinem Leben und Denken*, p. 200.

(37) *Ibid.*, p. 191.

(38) *Ibid.*, p. 191.

(39) *Ibid.*, p. 191.

(40) Albert Schweitzer à Elisabeth, Lambaréné, 16 avril 1964, AR-RE n° 695b.

A la question de savoir s'il est optimiste ou pessimiste, Schweitzer répond que «mein Erkennen pessimistisch und mein Wollen und Hoffen optimistisch ist» ([41]). Propulsé sans cesse par la dialectique du rationnel et de l'irrationnel, l'espérance utopique d'un proche Paradis sur Terre se joint paradoxalement au sentiment de son inaccessibilité. Bref, le désir dévorant d'un autre monde meilleur taraude l'esprit par le fait que l'existence actuelle du monde ne sera jamais acceptée à part entière. Dans cette perspective, toute la vie de Schweitzer est «ein einziger Kampf um die Wahrheit» ([42]). Le mot allemand du vocabulaire romantique qui désigne cette inquiétude et ce désir lancinant, est intraduisible: *Sehnsucht*.

Sehnsucht de «l'âge d'or qui doit encore venir» (Schlegel); *Sehnsucht* d'une éthique toujours plus véridique et englobante, d'une théorie qui sera munie du même caractère doctrinaire et absolu que tous les textes sacrés de la tradition religieuse méditerranéenne; toutes théories dans le processus de sécularisation. Trouvant ses racines aussi bien dans le romantisme paradoxal et plein de *Sehnsucht*, Schweitzer voulait que son éthique de l'*Ehrfurcht vor dem Leben* soit une nouvelle synthèse comme il n'en existait aucune auparavant: «Bisher gab es Weltanschauungen der Welt- und Lebensbejahung und Weltanschauungen die dem Ethischen zu Genügen suchten. Keine aber vermöchte die drei Elemente mit einander zu vereinigen» ([43]).

Schopenhauer se tournait vers le bouddhisme et les anciens philosophes indiens; de même Schweitzer voulait impliquer la pensée de l'Orient dans son éthique: «Je suis en rapport avec les philosophes de l'Inde qui estiment que ma doctrine correspond à celle de Bouddha» ([44]), «les penseurs de l'Inde espèrent que les temps viendront où il y aura une philosophie mondiale qui nous imposera la bonté envers toutes les créatures» ([45]); «parmi les plus éminents des penseurs de l'Inde, il faut compter le philosophe allemand Arthur Schopenhauer» ([46]). Mais au-delà de la *Verneinung*, Schweitzer cherchait une synthèse englobant la résignation orientale en *Paradox* avec une *Bejahung* confiante dans les capacités rationnelles et menée par son *Wollen und Hoffen*.

Elisabeth, Schweitzer et Einstein.

La passion avec laquelle Schweitzer menait ses recherches afin d'aboutir à une nouvelle éthique est le même désir, le même *Sehnsucht* romantique qui conduisait Einstein dans sa quête incessante vers l'ultime Grande

(41) A. SCHWEITZER, *Aus meinem Leben und Denken*, p. 200.
(42) *Ibid.*, p. 3.
(43) *Ibid.*, p. 192.
(44) Albert Schweitzer à Elisabeth, Lambaréné, 4 décembre 1964, AR-RE n° 695b.
(45) Idem, 4 octobre 1964, idem.
(46) Idem, 2 février 1965, idem.

Théorie unifiante de la nature. Schweitzer n'est donc nullement étonné qu'Einstein soit un des premiers à estimer à sa vraie valeur son *Ehrfurcht vor dem Leben*, sa «formule de l'énergie éthique» aussi révolutionnaire que les théories scientifiques d'Einstein: «...Le respect de la vie est la formule de l'énergie éthique, de sa pleine énergie. Einstein a réussi à donner la formule de l'énergie matérielle (...) Ainsi le respect de la vie est l'élément primaire du dévouement à d'autres êtres. On est en train de se rendre compte que pour le spirituel, il existe le problème de l'énergie comme pour le matériel. Ce n'est donc pas un hasard qu'Einstein ait compris, un des premiers, la vérité et la portée de l'idée du respect de la vie...» ([47]).

Le triangle Elisabeth-Einstein-Schweitzer est ainsi complété par l'amitié de cœur et l'estimation réciproque entre Einstein et Schweitzer, comme en témoigne ce dernier: «En esprit nous étions comme des frères» ([48]); «souvent je vous ai écrit en pensée car, même de loin, je m'intéresse à votre vie, à votre travail, aux positions que vous prenez face à l'actualité» ([49]). Koskas, dans une biographie récente de Schweitzer, ne laisse d'ailleurs aucun doute: «Avec Einstein, Schweitzer était toujours au bord des larmes» ([50]).

La distanciation par rapport à la chrétienté traditionnelle.

«On reconnaît que la base de la morale du prochain est quelque chose de plus vaste et de plus profond que l'amour du prochain (...) Par cette morale plus vaste nous sommes en relation spirituelle avec l'Univers» ([51]). A partir de sa nouvelle éthique Schweitzer se distancie donc de l'anthropocentrisme chrétien et se convertit en un nouvel *humanisme* affranchi de la religion traditionnelle. A l'occasion d'une commémoration de la mort de Tolstoï en 1960, Schweitzer regrette de ne jamais avoir rendu visite à ce «prophète de l'humanisme (...); Tolstoï a été très grand comme personnalité (...) mais il restait dans le domaine religieux. Il ne cherchait pas le fondement de l'humanisme par la pensée comme telle» ([52]).

N'étant pas non plus très attirée par la religion traditionnelle, Elisabeth entreprit des démarches auprès de Schweitzer afin de proposer Kazantzakis, un de ses auteurs préférés, comme candidat pour le Prix Nobel de la Paix en 1955 ([53]). Pas plus que la reine, on ne peut prétendre

(47) Idem, 7 mai 1960, idem.
(48) M. KOSKAS, *Albert Schweitzer ou le démon du bien*, p. 260.
(49) *Ibid.*, p. 292.
(50) *Ibid.*, p. 292.
(51) Albert Schweitzer à Elisabeth, Lambaréné, 24 avril 1963, AR-RE n° 695b.
(52) Idem, 23 octobre 1960, idem.
(53) Elisabeth à Albert Schweitzer, Stuyvenberg, 23 juin 1955, AAS microfiches 102-01.

que l'auteur grec Nikos Kazantzakis adhère à une conception religieuse classique. Schweitzer confie à Elisabeth, en des mots parfaitements clairs, l'influence qu'il exerce auprès des comités Nobel: «J'en parlerai inofficiellement avec les membres du comité avec lesquels je suis lié (...). Si on est contre K. à Stockholm, c'est à son avantage. Car c'est Oslo qui donne le Prix de la Paix et pas Stockholm (...). A présent (mais ceci tout à fait entre nous), il y a la grande difficulté, que le Prix Nobel de la Paix d'après les statuts doit être donné à des hommes politiques, qui ont eu un mérite pour la paix!... Mais ce qui est à l'avantage de K., c'est que l'esprit à Oslo dans les milieux influents est *durchaus freisinnig* (...). Au fond je n'ai le droit de parler des questions intimes du Prix Nobel, précisément parce que je suis en rapports amicaux avec certains membres du comité» ([54]).

Sans doute, la *Weltanschauung* d'Elisabeth est-elle apparentée à ce «nouvel humanisme» de Schweitzer. D'après la correspondance intensive et les rencontres annuelles, Schweitzer en est convaincu: «...j'estime que vous avez de la compréhension pour ma philosophie depuis longtemps et qu'elle vous est sympathique» ([55]).

La *Musikanschauung* romantique d'Elisabeth et de Schweitzer.

Outre la vision du monde et l'intérêt pour la médecine, Elisabeth et Schweitzer partageaient une commune passion de la musique. De même que pour Elisabeth, la musique jouait un rôle vital dans la vie du médecin. Organiste et musicologue réputé durant ses années d'étudiant, la musique constituait déjà, pendant son adolescence, le noyau de ses sentiments religieux. C'est ainsi que sa biographie de Bach ([56]), d'une renommée internationale, retrace l'histoire d'un génie dans l'art de la communication avec la divinité par la musique.

Comme on le sait, les relations entre les pratiques religieuses traditionnelles et l'usage de la musique ont toujours été ambiguës. A travers les siècles, les religions ont su aussi bien intégrer la musique dans la liturgie que l'écarter, redoutant les désirs charnels voire des tentations sataniques qu'elle pourrait évoquer. Dans le mouvement romantique en tant que phase dans le processus de la sécularisation, la fascination pour la musique purement instrumentale ([57]), reprend elle-même la fonction de religion, se transforme en un message divin dénué de mots, libéré des rites religieux traditionnels.

(54) Idem, 29 juin 1955, idem.
(55) Idem, 6 février 1964, idem.
(56) A. SCHWEITZER, *Bach, le musicien-poète*, 1905.
(57) Dans la littérature allemande de l'époque du *Frühromantik*, c'était avant tout la musique classique de la première école viennoise (Haydn, Mozart et Beethoven) qui était vénérée. Il s'agissait donc des sonates et des symphonies, de la musique dite «absolue», qui ne voulait qu'exprimer son propre contenu tonal, sans référer à un contexte extra-musical.

Avec la *Naturanschauung* romantique, cette *Musikanschauung* forme donc le cœur d'un panthéisme romantique, défini dans le développement sécularisant de l'homme-intendant qui s'oriente de plus en plus vers la *Diesseitigkeit*. Schopenhauer, notamment, intègre cette fascination pour la musique dans un système philosophique: durant l'expérience musicale nous pourrions nous évader quelques instants hors du *Wille*, hors du mécanisme dévorant qui domine toutes les formes de vie terrestre.

Outre la littérature et la philosophie, la théologie protestante était prise aussi par cet envoûtement esthétique, cette *Musikanschauung* romantique comme ultime salut pour l'homme-intendant. Tandis que des courants «préromantiques» ([58]) comme le piétisme rejettent telle contemplation religieuse éveillée par une expérience esthétique, la sacralisation de la musique, affranchie de la religion traditionnelle, constitue l'essentiel de la *Kunstreligion*, ou encore, de la *Musikreligion*. Remarquons que le pionnier de la théologie protestante libérale, Schleiermacher, est aussi le protagoniste de cette *Musikreligion*. Ses critiques volontaires des traditions religieuses, sa *Gefühlsreligion* et sa *Kunstreligion* ont mené dans notre siècle à des théories globales de la sécularisation, allant parfois même jusqu'à l'athéisme.

Comme l'envoûtement par la musique et par la nature sont au cœur du panthéisme romantique, la sacralisation par Schweitzer de l'œuvre pour orgue de Bach est mentionnée parfois à l'unisson d'une *Waldeinsamkeit* de source romantique. A Lambaréné, Schweitzer dispose d'un piano à pédales, et après son premier long séjour en Afrique, il constate que «in den vielen stillen Stunden, die ich in den 4 1/2 Jahren Urwaldeinsamkeit mit Bach verbringen dürfte, war ich tiefer in den Geist seiner Werke eingedrungen» ([59]).

La *Waldeinsamkeit* le stimulait aussi bien dans sa quête vers une nouvelle éthique; «dans cette solitude j'essaie de mettre en formes mes pensées (...). Oh solitude de la forêt vierge, comment pourrais-je vous remercier pour ce que vous avez été pour moi» ([60]).

Sans doute, Schweitzer éprouve-t-il la signification religieuse de l'expérience musicale: «J'aime passionément la musique; la musique a été le culte dans ma vie...» ([61]). «La musique vient toujours à l'aide du médecin. Les moments quotidiens qu'il réserve pour la musique, sont sacrés»; ils lui offrent «une bénédiction, loin des agitations du monde» ([62]). Loin du monde méchant, dans une évasion romantique hors du *Philisternwelt*, il se consacre à «l'étude de la musique qui me rattachait à ma véritable existence» ([63]). «La seule joie que j'aie», confie-t-il à Elisabeth, «c'est

(58) Néanmoins, avec la conception étendue du romantisme comme réaction à l'avènement du capitalisme dans M. LÖWY et R. SAYRE, *Révolte et mélancolie*, la distinction entre romantisme et «pré-romantisme» perd son sens (p. 30).

(59) A. SCHWEITZER, *Aus meinem Leben und Denken*, p. 164.

(60) Schweitzer, cité dans E. CHRISTEN, *Albert Schweitzer*, p. 106-107.

(61) *Ibid.*, p. 175.

(62) *Ibid.*, p. 106.

(63) Albert Schweitzer à Elisabeth, Lambaréné, 30 mai 1955, AR-RE n° 695b.

d'étudier sur mon piano à pédalier d'orgue; j'ai besoin de rester en forme comme organiste, je ne puis me figurer mon existence autrement» ([64]). «...Je voudrais mourir en restant capable de jouer de l'orgue» ([65]).

Le Paradis-sur-Terre, où il demeurait pendant des heures à l'orgue, faisait d'ailleurs partie de sa conviction de pouvoir améliorer le monde terrestre. Des soins médicaux à côté de la musique classique, ces deux domines auxquels Elisabeth était tant intéressée et qui orientent la *Weltanschauung* vers le monde ici-bas, vers la *Diesseitigkeit*. Cela implique aussi bien que, chez Schweitzer, qu'il n'est question d'un quelconque Au-delà traditionnel. La signification des fêtes chrétiennes est ainsi sécularisée dans une sacralisation des œuvres pour orgue de Bach et obtient un contenu panthéiste. Pendant ses *intermezzi* en Europe, Schweitzer passe ses dimanches à «monter sur les orgues» ([66]); le jour de Noël 1962, il célèbre «la venue de la Lumière» et, plein d'enthousiasme, il informe Elisabeth de son «grand délassement d'étudier régulièrement de l'orgue à mon piano» ([67]). En 1960, il décrit la période d'Avent comme «l'époque mystérieuse de l'Attente de la venue de la Lumière, qu'on fête depuis des siècles...» ([68]).

Dans la vie d'Elisabeth autant que dans celle de Schweitzer, les moments dotés traditionnellement d'une signification religieuse avaient plutôt un contenu sécularisé. Contrairement à l'attitude de la reine Fabiola lors des obsèques du roi Baudouin, Elisabeth ne participa pas aux célébrations religieuses traditionnelles qui suivirent la mort d'Albert Ier en 1934. Dans sa vision panthéiste du monde, un espoir de réunification avec le défunt était impensable; Elisabeth cherchait plutôt refuge et consolation dans la musique, dans la *Musikanschauung* romantique, sa religion à elle.

Les rencontres à Gunsbach.

Natur- et *Musikanschauung* romantiques étaient aussi à la base de la réussite des rencontres d'Elisabeth et Schweitzer à Gunsbach, en Alsace. L'orgue de l'église, ainsi que le «Kanzrain», le rocher qui domine le village, étaient des souvenirs de jeunesse de Schweitzer. Ce qui rendit supportable le grand voyage Lambaréné-Europe par bateau, fut la perspective de la rencontre avec Elisabeth: «ce qui me réconcilie avec la nécessité de me rendre en Europe, c'est l'idée de vous revoir à Gunsbach à l'orgue et sur le rocher» ([69]).

(64) Idem, 3 janvier 1959, ibidem.
(65) Idem, 8 février 1956, ibidem.
(66) Idem, 10 août 1959, idem.
(67) Idem, 25 décembre 1962, idem.
(68) Idem, 27 novembre 1960, idem.
(69) Idem, 30 mai 1955, idem.

En 1956, quand il doit rester sur place à Lambaréné, il n'en a aucune amertume, sauf qu'il «regrette bien ce qui donnait charme aux semaines de Gunsbach, de ne pas vous revoir à l'orgue...» ([70]). Entretemps, il lui assure que «même si je suis très fatigué, j'étudie le piano; j'essaie de me figurer qu'un jour vous serez avec moi à l'orgue de Gunsbach et qu'on ira sur le rocher» ([71]). «Quand est-ce que nous retrouverons-nous encore sur cet orgue?» ([72]), demande-t-il avec *Sehnsucht*, quand viendra un nouveau *stilles und schönes Wiedersehen* ([73]) auquel il rêve si souvent...La réaction d'Elisabeth n'en est pas moins enthousiaste et chaleureuse: «Je me réjouis *tant* de vous revoir à Gunsbach» ([74]).

Tous les jours, pendant les visites d'Elisabeth, il jouait donc pour elle. Par la signification religieuse qu'il attribuait au jeu d'orgue, l'instrument même devenait presqu'un être vivant: «mon orgue et moi, nous serions profondément émus si Votre Majesté pouvait venir à Gunsbach cette année» ([75]). Songeant souvent aux rencontres de Gunsbach, Elisabeth lui écrit en 1956: «L'orgue à Gunsbach doit avoir une grande nostalgie - quand est-ce que le trio se réunira de nouveau? Je joue souvent les beaux disques et, en fermant les yeux, je m'imagine être assise sur le banc de l'orgue à côté de vous» ([76]).

Tous les trois, ils forment d'ailleurs un trio indissoluble, loin du *Philisternwelt*, loin du monde agité: «...Nous formons un trio avec le cher orgue de Gunsbach; c'est une Idylle qui nous appartient à nous, qui nous donne un peu de lumière et de souvenirs réconfortants dans la vie obscurcie par les soucis. Cela nous appartient à nous; cela n'a pas à se manifester dans le monde. *Wir lassen uns von der Welt nichts vorschreiben*» ([77]).

Lorsque le monde entier veut féliciter le Prix Nobel de la Paix octogénaire à l'occasion de son anniversaire, il fuit dans sa musique et sa solitude et refuse toute apparition publique: «Je ne veux plus les *Scheinwerfer* braquées sur moi. Ich will wieder ein Mensch sein dürfen» ([78]).

Intendance, pacifisme et «la raison des Soviets».

Le mécontentement envers la situation mondiale existante, le *Sehnsucht* vers une amélioration continuent à agiter sans cesse la conscience de

(70) Idem, 18 juillet 1956, ibidem.
(71) Idem, 5 avril 1957, ibidem.
(72) Idem, 12 septembre 1952, ibidem.
(73) Idem, 5 juillet 1954, ibidem.
(74) Elisabeth à Albert Schweitzer, Laeken, 31 mai 1954, AR-RE n° 695b.
(75) Albert Schweitzer à Elisabeth, voyageant en bateau le long de la côte africaine, 8 juillet 1952, AR-RE n° 695b.
(76) Elisabeth à Albert Schweitzer, Stuyvenberg, 18 avril 1956, AAS microfiches 102-01.
(77) Idem, Lambaréné, 19 février 1956, ibidem.
(78) Idem, au Nord du Ténérife, 13 décembre 1954, ibidem.

l'homme dans sa lutte perpétuelle. Ce qui, pour Schweitzer, est à comprendre assez littéralement: «travailler d'une façon continue est pour moi le repos qu'il me faut» ([79]); «...tout retombe sur moi, je suis le Sigmund de la Walküre» ([80]). La tradition sécularisante religieuse méditerranéenne dans laquelle l'homme se croit appelé par Dieu à la mission morale de l'intendance du monde d'ici-bas, se trouve donc sans équivoque dans son souci réel pour l'homme souffrant, de même que la célébration sécularisante et rationalisante de toute vie terrestre dans son éthique de l'*Ehrfurcht vor dem Leben.*

Par conséquent, pendant la Guerre Froide et ses menaces atomiques, Schweitzer se sent continuellement conscient de cette vocation et de cette mission. En ce qui concerne le danger atomique, à l'encontre de l'anticommunisme dogmatique en vogue à l'Ouest, il se met parfois du côté de l'Union Soviétique, où le communisme a été proclamé comme un nouvel évangile, la conséquence extrême de l'intendance et comme eschatologie sécularisée et non-transcendentale.

Comme Schweitzer, Elisabeth, durant ses années de vieillesse, se montrait parfois bienveillante envers le monde communiste lors de ses voyages musicaux dans le Bloc de l'Est; «missions pacifiques», comme elle les désignait, pendant lesquelles elle entretenait des contacts chaleureux avec certains dirigeants communistes. Lors de son premier voyage à Moscou elle apprécie non seulement le prestigieux concours Tchaïkovsky, mais se rend au fameux Musée des Réalisations Economiques, ou elle pose de manière ostentatoire des fleurs au Mausolée de Lénine. Bref: la légende de la Reine Rouge était née; une appellation qui ne semblait d'ailleurs nullement la déranger.

En Belgique aussi, Elisabeth avait des contacts avec des représentants communistes et donnait ouvertement son appui à des organisations et initiatives radicalement pacifistes soupçonnées de sympathies communistes. En 1955 par exemple, elle réagit avec enthousiasme à une convocation du Conseil Mondial pour la Paix à Helsinki: «Il ne suffit plus aujourd'hui d'affirmer en paroles l'attachement à la paix, il faut la défendre activement en multipliant toutes les initiatives comme la vôtre» ([81]). La *Peace Foundation*, par laquelle le philosophe et pacifiste radical Bertrand Russell voulait mobiliser l'opinion publique contre la menace atomique, obtint aussi son soutien: «Use my name and associate it with your own» ([82]); un soutien qu'Elisabeth partageait d'ailleurs avec Schweitzer. Entre temps, elle avait accepté la présidence d'honneur du Rassemblement des Femmes pour la Paix, un groupe de pression qui, aux Etats-Unis, figurait sur la liste des organisations communistes.

Quant à la chasse aux sorcières déclenchée dans l'Amérique d'après-guerre, elle adressa personnellement des demandes de grâce auprès de

(79) Idem, Lambaréné, 5 juillet 1954, ibidem.
(80) Idem, 21 mai 1956, ibidem.
(81) Juin 1955, AR-RE n° 621.
(82) Elisabeth à Bertrand Russell, Laeken, s.d., AR-RE n° 695.

Truman et d'Eisenhower ([83]). Dans ce même contexte, le télégramme de sympathie envoyé à la veuve de Julien Lahaut, lors d'une commémoration six ans après l'assassinat, est remarquable: «...je m'associe à l'hommage rendu à la mémoire de Lahaut» ([84]).

Elle entreprit un grand «voyage-défi» à l'âge de quatre-vingt-cinq ans en Chine -la République Populaire de Chine n'était ni membre de l'ONU, ni en contact diplomatique avec la Belgique-, et en revint avec un grand portrait de Mao, après l'avoir rencontré à Pékin et avoir été invitée à un défilé officiel sur la place Tien-An-Men. Au printemps de l'année suivante, en 1962, le gouvernement belge avait mille raisons d'être au désespoir: à l'invitation de Breznjev, Elisabeth loge au Kremlin, témoigne de son admiration sincère pour son «ami Chrouschtjov», qui poursuivait les mêmes idéaux qu'elle: la paix et la fraternité. De plus, ce que le premier ministre Lefèvre n'aurait jamais osé imaginer arriva: comme invitée d'honneur à la tribune officielle, la reine Elisabeth de Belgique, pays allié et fidèle de l'OTAN, salua le cortège du 1er Mai sur la Place Rouge.

Elle espérait atteindre la paix et la fraternité entre tous les gens du monde, avant tout par la musique, par une vision panthéiste du monde, enracinée dans la *Natur-* et la *Musikanschauung* romantique. L'expérience de la musique comme reflet du divin dans le monde terrestre, la musique comme avant-première d'un Paradis-sur-Terre. Cette conviction d'Elisabeth selon laquelle la musique est capable de pacifier et de réunir le monde déchiré par la Guerre Froide et la scission idéologique, voilà l'élément fondamental qui lie sa passion pour la musique avec ses ambitions pacifistes inconditionnelles. Une croyance en la force envoûtante de «ce souffle vivifiant, ce merveilleux langage que peuvent entendre les hommes de tous les pays» ([85]), comme disait Pablo Casals, l'illustre violoncelliste, ami commun d'Elisabeth et d'Albert Schweitzer.

Un complice essentiel dans la bienveillance d'Elisabeth envers le monde communiste, était l'homme d'Etat Camille Huysmans. Avec ce «marxiste orthodoxe» ([86]), comme il s'appelait lui-même, Elisabeth pouvait s'entendre à merveille. Non-conformiste, franc et désarmant comme elle, la musique jouait pour Huysmans un rôle tout aussi essentiel. De la Chine Rouge – il y était déjà allé en 1956 –, il écrit à Elisabeth à propos de la gentillesse avec laquelle il a été reçu ([87]). En 1965, quelques mois avant la mort d'Elisabeth, sur sa demande, il lui rapporte d'une manière détaillée son voyage en Allemagne de l'Est: «...population unanimement satisfaite de la gestion politique et économique de son Etat» ([88]). Dans la vision du monde marxiste et non-transcendantale, les hypothèses religieuses traditio-

(83) AR-RE n° 609 et n° 616.
(84) AR-RE n° 620.
(85) *Le Figaro Littéraire*, 12 juillet 1958.
(86) Camille Huysmans à Elisabeth, 13 septembre 1965, AR-RE n° 654.
(87) Idem, 4 octobre 1956, ibidem.
(88) Idem, 13 septembre 1965, ibidem.

nelles sont dépassées, ce qui réjouit Huysmans: tout le monde y est heureux, «jusqu'à ceux qui appartiennent encore à une hypothèse religieuse» ([89]). Et la présomption de la bienveillance d'Elisabeth envers ce «monde heureux» devient encore plus vraisemblable quand Huysmans lui recommande: «je crois que vous feriez œuvre utile d'entreprendre un voyage en Allemagne Orientale. Sa conception politique vous plaira» ([90]). Une supposition nullement gratuite puisqu'après le décès de la reine, il déclare: «Nous avions beaucoup de conceptions qui nous étaient communes. Depuis longtemps, en effet, elle avait adopté une conception démocratique et c'est ainsi qu'elle décida de faire des voyages d'études en Russie et en Chine pour pouvoir y examiner les résultats positifs de ces régimes. Elle était rentrée très satisfaite de ces déplacements et avait l'intention de se rendre au printemps en Allemagne Orientale» ([91]).

Une sympathie et une admiration aussi bien exprimées par Schweitzer: «...vous faites du bien pour le rapprochement des peuples. Votre voyage aura une signification spirituelle» ([92]); ainsi Elisabeth se sentait moralement soutenue, Schweitzer lui confie d'être «profondément ému que je puisse être pour vous un soutien moral» ([93]). La signification et l'influence morale de Schweitzer sont d'autant plus apparentes dans ses contacts avec N. Cousins, le propagateur du mouvement anti-atomique en Amérique, qui venait lui-même à Lambaréné pour recevoir le «mot d'ordre» de Schweitzer ([94]).

Autre signe de l'orientation de Schweitzer dans la Guerre Froide: à un visiteur qui ne semble pas être convaincu de la volonté des Soviets d'arrêter les essais atomiques, il riposte: «les Sovjets étaient de tous temps non seulement disposés à le faire mais encore réclamaient que cela se fasse» ([95]). D'ailleurs, lui non plus ne doutait pas des aspirations pacifiques de Chrousjtchov: «il veut franchement la paix (...). *Die Politiker könnten bei ihm in die Schule gehen* (...). Il était sincère dans ses propositions sur la cessation des essais atomiques, mais on ne pouvait risquer de l'affirmer» ([96]). De la «raison des Soviets», Schweitzer était donc tout à fait convaincu: «la vérité est du côté des Sovjets, la vérité est accusée d'être communiste, ce qui est aussi le cas de Russell et de moi» ([97]). Et nous attribuons cette ligne de pensée, aussi bien à Elisabeth. Sur son ton habituel de franc-parler, elle lui exprimait son dédain des autorités américaines – «On devrait tous les mettre dans une maison de fous» ([98]) – aussi que sa compréhension pour

(89) Ibidem.
(90) Ibidem.
(91) *Le Peuple*, 25 novembre 1965.
(92) Albert Schweitzer à Elisabeth, Lambaréné, 17 mars 1958, AR-RE n° 695b.
(93) Idem, 21 mars 1961, ibidem.
(94) Idem, 29 décembre 1957, ibidem.
(95) Idem, 8 septembre 1958, ibidem.
(96) Idem, 20 mars 1962, ibidem.
(97) Idem, 17 mars 1958, ibidem.
(98) Elisabeth à Albert Schweitzer, Stuyvenberg, 23 novembre 1961, AAS microfiches 102-02.

les Soviétiques: «On ne fait pas des bêtises partout. J'avais aussi espéré mieux des Etats-Unis» ([99]). Elle approuve donc l'opinion de Schweitzer et se déclare solidaire de sa lutte, comme en témoigne Schweitzer: «Je suis heureux que vous approuviez mon intervention dans l'affaire des bombes atomiques» ([100]); «Vous vous êtes sans doute réjouie à la nouvelle du renoncement de l'Amérique aux essais atomiques, dû à la pression de l'opinion publique, créée par Cousins» ([101]).

Dans cette perspective, une comparaison avec le troisième protagoniste du triangle d'amitié des dernières années d'Elisabeth n'est pas imaginaire. Einstein, qui sentait la menace atomique avec autant de frissonnements et d'horreur et qui prenait une position tout autant soupçonnée de communisme, était notamment prêt à s'associer avec Schweitzer dans la lutte, comme ce dernier en informe Elisabeth: «il disait qu'il comptait sur moi pour le seconder dans la lutte contre les armes atomiques» ([102]).

Récapitulons: les efforts de Schweitzer pour aider son prochain souffrant, sa croyance en une transformation réelle par sa lutte pour un monde meilleur, trouvent leurs racines dans l'intendance, la clef de voûte de la tradition religieuse méditerranéenne; de plus, dans son *Sehnsucht* vers ce Paradis-sur-Terre, est impliquée la conception d'un temps qui va toujours en avant, une conception historique du temps, d'un avenir autre et meilleur ([103]) qui peut déjà s'apercevoir dans la *Musikanschauung* romantique. Ainsi, considérait-il les missions musico-pacifiques d'Elisabeth comme des pas vers cette transformation: «*die Atmosphäre der Welt verwandelt sich langsam*, et vous, vous y avez contribué. C'est une mission qui vous incombait et que vous avez bien remplie. On commence à le reconnaître (...). Il y a une transformation dans l'esprit du monde (...). L'idée de la croisade contre le communisme s'amenuise» ([104]). De cette manière, il savait que sa nouvelle éthique de l'*Ehrfurcht vor dem Leben* était d'abord réalisée dans le monde communiste: «L'idée de l'humanisme créant une nouvelle civilisation est sympathique à l'Est. Les peuples de l'Occident

(99) Elisabeth à Albert Schweitzer, Rome, 12 juin 1961, AAS microfiches 102-02.
(100) Idem, 27 mai 1957, ibidem.
(101) Idem, 8 septembre 1958, ibidem.
(102) Idem, 15 avril 1961, ibidem.
(103) Selon M. LÖWY et R. SAYRE, *Révolte et mélancolie*, p. 125, les racines romantiques de la pensée de Marx ont d'ailleurs été trop souvent négligées par des interprétations rationalistes et anti-romantiques. De plus, dant les années soixante, les mouvements révolutionnaires étaient parfois désignés comme romantiques par leurs idéologues. Ainsi, Henri Lefèbvre parle d'un *romantisme révolutionnaire*, qui se différencierait d'un romantisme nostalgique tourné vers le passé; néanmoins il écrit: «Tout romantisme se fonde sur le désaccord, sur le dédoublement et le déchirement. En ce sens, le romantisme révolutionnaire perpétue et même approfondit les dédoublements anciens» (M. LÖWY et R. SAYRE, *op.cit.*, p. 228). Dans l'œuvre de Marcuse également, «on retrouve les thèmes romantiques (...) L'œuvre de Marcuse est ainsi une démonstration concrète de l'inadéquation des analyses «classiques» selon lesquelles l'*irrationalisme* serait la quintessence même du romantisme et de sa critique de la modernité» (M. LÖWY et R. SAYRE, *op.cit.*, p. 225).
(104) Idem, 21 mai 1962, ibidem.

n'arrivent pas à s'émanciper de la religion et du dogme de l'anti-communisme» ([105]).

Nourrie par les mêmes racines du processus de sécularisation dans la tradition religieuse-méditerranéenne, la vision du monde d'Elisabeth, répétons-le, était en harmonie avec la *Weltanschauung* de Schweitzer. Il l'affirme d'ailleurs lui-même: «Je suis très impressionné que nos pensées sur ce grand sujet aillent dans la même direction. Nous sommes en harmonie» ([106]).

Bien sûr, la question-clef s'impose: la reine Elisabeth avait-elle vraiment des sympathies pour le communisme?

«La reine Elisabeth a sans doute pu nourrir des sentiments favorables pour l'utopie marxiste. Il n'en demeure pas moins que son humanité et son esprit de culture ne font pas de doute» ([107]), ainsi juge l'opinion courante. «Il n'en demeure pas moins que» ..., son attitude bienveillante envers les autorités communistes semble donc s'opposer à son esprit ouvert et humanitaire.

Un «oui» comme réponse à la question serait davantage simpliste. Une réponse nuancée n'est possible que dans la perspective étendue d'une vision du monde panthéiste, romantique et sécularisée, dans laquelle la musique est consacrée comme le reflet d'un Paradis-sur-Terre, une vision dont le *Sehnsucht* vers un monde meilleur conduit aussi bien à la sympathie pour l'idéologie progressiste et dialectique, que jusqu'à son paradoxe, le sentiment de se trouver au-dessus de la mêlée, la fuite hors du *Philisternwelt*, l'aversion des intérêts matériels et du matérialisme.

Ce *Paradox* si fondamental dans le romantisme, je l'ai retrouvé presque littéralement dans une petite notice, probablement brouillonnée en compagnie d'Albert Schweitzer: «Gunsbach 20.9.55 (...). Les événements mondiaux sont devenus trop grands pour les humains (...). Le communisme est trop matérialiste, l'esprit manque» ([108]). Dans ce gribouillage révélateur, l'image de bienveillance d'Elisabeth envers le communisme est ainsi complétée par le *Paradox* romantique.

L'amitié avec Albert Schweitzer – l'homme qui trouvait la raison au côté des Soviets pendant la Guerre Froide – n'est pas seulement harmonieuse dans le *Sehnsucht* et la croyance dans des (r)évolutions réelles et progressistes, qui s'imaginent de pouvoir transformer le monde ici-bas en un Paradis-sur-Terre. Tout aussi bien l'entente entre les deux amis de cœur se porte sur le désir d'une solitude au-dessus de la mêlée, loin du monde méchant. Indissolubles comme deux faces d'une seule vision du monde, ils reflètent une *Weltanschauung* romantique; héritiers de la tradition religieuse-méditerranéenne, ils forment une phase-clé dans le processus de sécularisation.

(105) Idem, 22 juillet 1962, ibidem.
(106) Idem, 22 juillet 1962, ibidem.
(107) *Le Soir*, 5 mai 1993.
(108) AR-RE n° 625.